

Évelyne

Ouest-France titre aujourd'hui, 4 septembre 2014, en première page : **La France, médaille d'argent aux Jeux Mondiaux, en sauts d'obstacles**. C'est une journée sans épreuves à Caen mais tous les éleveurs de chevaux de sport de France et d'ailleurs ont rendez-vous à Saint-Lô.

Jean-Paul Renaud a quitté aux aurores sa ferme de La Renardière, dans les environs de Cerisy-la-Forêt, pour rejoindre la « capitale du cheval Selle Français » où il va officier comme juge. Son élevage de chevaux est bien connu et jouit d'une bonne réputation en Normandie. L'étalon « Joyeux de la Renardière » est considéré comme l'un des chefs de file de la race.

Depuis plus de quarante ans, Évelyne partage la vie de Jean-Paul, ses joies, ses espoirs, ses déceptions, ses illusions dans cette belle ferme où il a pris la succession de ses parents. La naissance, l'enfance puis l'adolescence de trois enfants ont jalonné leur vie laborieuse. À présent, les petits-enfants ont trouvé eux aussi leur place dans le cœur d'Évelyne et de Jean-Paul, chacun à sa manière, chacun à sa mesure qui devrait être la même mais qui, malgré les remords, ne l'est pas toujours... Pourquoi vouloir faire preuve d'angélisme ?

Madeleine

L'été se prolonge dans la vaste cour de la Renardière. Les hortensias fanés entourent le puits d'une couronne mordorée. La passiflore qui grimpe sur la belle façade jusqu'à l'étage est encore en fleurs.

Évelyne aime cette « fleur de la Passion ». Elle sait qu'elle a inspiré les botanistes : la corolle est pour eux la couronne d'épines sur la tête du Christ, les trois styles brun-violet du pistil sont les clous sur la croix, les étamines sont le marteau, alors que les feuilles pointues représentent la lance, et les vrilles, le fouet.

Pour Évelyne, elle est le symbole de la permanence de la vie à la ferme au fil des saisons qui passent de plus en plus vite, avec ses ramifications qui croissent comme l'arbre généalogique de la famille, avec ses fleurs, images de tous les petits bonheurs, avec ses racines toujours vivaces et qu'il convient de ne jamais couper ni oublier.

C'est pour dire tout cela qu'elle a décidé d'écrire les pages qui sont là devant elle, sur cette table de jardin, sous le journal du jour.

C'est pour ses enfants, pour ses petits-enfants, pour Jean-Paul aussi qui parfois n'a pas su ou pas voulu comprendre ce qu'elle avait au plus profond d'elle-même, cette part intime et féminine de la nature humaine que peu d'hommes, trop absorbés par leur travail, parviennent à entrevoir.

C'est pour elle-même aussi qu'elle a comme exhumé cette histoire familiale. Pour être en paix avec sa propre conscience.

Évelyne

Pour être en paix avec ses aïeux, avec Madeleine, sa mère...

Le soleil, par-dessus le toit de la remise, l'aveugle, la fait cligner des yeux... Est-ce pour cela que des larmes roulent sur ses pommettes ? Elle les essuie du revers de la main et relit son texte à haute voix, car elle sait que tous les hommes de la ferme sont ailleurs avec les chevaux et que seuls les canards sur la mare, les juments dans le pré voisin et les ancêtres, là où ils sont, vont entendre sa voix, étranglée souvent par l'émotion :

« J'ai besoin d'écrire ce que je ressens... Parler de notre vie, montrer clairement, sans non-dits, sans secrets, l'histoire de notre famille, cela m'apaise.

Plonger dans ce récit, c'est un tranquillisant qui me soulage de mes angoisses, de mes appréhensions par rapport à l'avenir...

Devant cette feuille blanche, je me pose, je me concentre et la magie de la mémoire s'installe. Ma tête est pleine, elle explose de souvenirs en vrac... Il faut à présent trier, ranger.

C'est une forme de mise à nu que j'ose !... »

Par-dessus les haies qui entourent la Renardière, elle a ainsi lancé, son message pour les siens, bien sûr, mais aussi pour toutes les générations d'humains qui se succèdent et qui ne se comprennent vraiment que lorsqu'elles vont disparaître... Quand l'amour qui va mourir fait soudain surgir des cœurs, comme la résurgence d'une falaise, celui que les enfants avaient omis de manifester auparavant !

Madeleine

Le soleil n'éclaire plus la façade.

Un apprenti vient de rentrer avec un van chargé de deux chevaux qui hennissent en retrouvant les lieux connus. La sonnerie du téléphone retentit dans la cuisine. Jean-Paul l'avertit qu'il rentrera pour dîner avec deux clients parisiens.

La vie reprend avec sa routine et ses imprévus... Une vie de femme d'éleveur !

Tout en épluchant des pommes pour préparer le dessert du soir, Évelyne rejoint, en pensée, la C4 noire qui emporte Madeleine, sa mère, vers son destin.

Chez les gitans

Peshan conduisait la C4 tandis que Djidjo, assis sur la banquette à l'arrière, maintenait Madeleine serrée contre lui pour éviter qu'elle ne saute de l'automobile en marche. Ils avaient payé le prix fort et ne voulaient pas risquer de perdre ou de déprécier l'objet de leur coupable trafic...

L'enfant pleurait à chaudes larmes tout en reniflant. Elle respirait l'odeur animale, désagréable pour elle, du veston de cuir mouillé du jeune gitan. Les deux hommes parlaient entre eux dans un dialecte qu'elle ne comprenait pas. Ils n'avaient pas l'air d'accord mais l'aîné manifestait son autorité par des intonations plus fortes et des gestes brusques du bras droit quand il ne tenait plus le volant que d'une main.

Madeleine ne reconnaissait plus, à présent, l'itinéraire qu'avec sa sœur elle empruntait fréquemment, ni celui qui conduisait à l'hôpital de Caen où elle avait souvent rendu visite à son père dépressif et alcoolique après le départ d'Eugénie, sa mère, partie un jour avec un gigolo en abandonnant foyer, mari et enfants.

La voiture s'était arrêtée dans une petite rue derrière l'Abbaye-aux-Hommes. Djidjo força Madeleine à descendre et à les suivre dans un magasin tout proche où

Madeleine

ils entrèrent en saluant amicalement le gérant et une jeune dame à la peau aussi bronzée que la leur. Celle-ci emmena Madeleine dans l'arrière-boutique en la consolant. Puis elle la fit asseoir et tira des rayonnages, qui couvraient les murs de la réserve, une robe en laine, un tricot à col fermé, des chaussettes et une paire de galoches à la semelle en bois. Puis elle entreprit de la dévêtir en manifestant du recul au fur et à mesure qu'elle découvrait la saleté de la fillette. Celle-ci, comme sidérée, ne présentait plus aucune résistance. Elle se laissa revêtir des habits neufs tout en continuant de pleurer en silence.

Lorsqu'elle réapparut dans la boutique, Djidjo s'exclama en la voyant dans sa nouvelle tenue :

— Hé! P'tite gadji*, t'es quand même déjà plus belle comme ça!

Et les trois hommes s'esclaffèrent avec des rires gras qui générèrent la jeune vendeuse. Elle posa la main sur les cheveux châtain de Madeleine en lui disant :

— Pauvre petite, tu n'as pas de chance mais j'ai lu dans les lignes de ta main que tu seras heureuse, un jour...

Peshan sortit un billet de son portefeuille épais et le tendit au marchand qui ne rendit pas de monnaie et qui, en guise de salutations de départ, dit aux deux gitans sur un ton mi-figue mi-raisin :

*gadji, gadjo : fille, garçon non-gitan

Chez les gitans

– Le compte est bon avec le service pour Élishéva ! Et je ne vous ai jamais vus, n'est-ce pas ! Vous trouverez à manger un peu plus loin chez le Libanais...

Au restaurant, Madeleine ne voulut rien avaler. Concentrée sur son chagrin, elle refusa toute nourriture. Les deux gitans ne s'attardèrent pas, craignant d'éveiller des soupçons parmi les clients et ils reprirent la C4 restée garée devant le magasin de vêtements. La fillette avait cessé de pleurer mais demeurait en état de choc. À la sortie de la ville, elle aperçut un panneau indiquant la direction de Bayeux. L'automobile filait à grande allure sur une route de campagne. Vaches et chevaux paissaient calmement dans le bocage normand couvert du vert tendre de l'herbe nouvelle...

Cette fois, Madeleine en était bien sûre.

Son père et sa grand-mère l'avaient vendue aux gitans !

La fillette se réveilla brusquement en sursautant lorsque l'automobile s'arrêta au milieu du campement. Vaincue par la fatigue et la faim, elle s'était endormie quelques kilomètres avant l'arrivée à Bayeux que le chauffeur avait contourné par le nord, afin d'éviter les regards indiscrets des passants dans les rues médiévales ou l'intervention inopinée d'un gendarme.

Une dizaine de caravanes et de voitures, rangées en arc de cercle, occupaient un terre-plein à une centaine de mètres du Jardin Public, au nord-ouest de la ville.

Madeleine

Au centre, à même le sol empierré, un tas de cendres où se consumaient encore des bûches de bois incandescentes et d'où montait vers le ciel, en volutes irrégulières, une fumée grise à l'odeur âcre.

Madeleine vit descendre de la plus grande des caravanes une femme d'une quarantaine d'années qui vint à sa rencontre, les pieds nus. Peshan poussa sans ménagement l'enfant devant elle en disant :

— Sara, la voilà ! Elle va t'aider mais il faudra la dresser car c'est une sauvage !

— Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire avec cette mauviette, maigre comme un coq de combat ? répondit avec acrimonie celle qui devait être l'épouse de Peshan.

Et en regardant Madeleine sans le moindre signe d'affection ou d'empathie, elle ajouta :

— Toi, monte dans la caravane ! Je vais commencer par te passer à la marie-rose*. Comment t'appelles-tu ?

L'enfant baissait la tête et, effrayée, ne répondait pas. Ce fut Djidjo, qui en regagnant une caravane plus petite, déclara en haussant le ton :

— Je crois qu'elle s'appelle Madeleine.

De nombreux visages bronzés étaient apparus aux ouvertures vitrées des véhicules et observaient la scène avec une curiosité non dissimulée. Plusieurs enfants des nomades entouraient déjà Madeleine, cherchant de leurs grands yeux noirs quelque signe d'intérêt de la

*Marie-rose : lotion anti-poux d'utilisation courante.

Chez les gitans

fillette à leur égard. Peshan leur intima l'ordre d'aller voir ailleurs. Ils auraient bien le temps de faire connaissance plus tard avec la gadji...

Par-dessus les caravanes, un ciel clair et bleuté couvrait le noir des haies bocagères du côté de l'océan où le soleil se précipitait pour s'y noyer en rougeoyant. La marée descendante avait emporté avec elle les nuages humides du printemps. Mais pour Madeleine, de la nuit qui gagnait le campement, surgissaient les démons de l'angoisse et du désespoir.

Durant trois jours, l'enfant volée ne voulut rien avaler de gré ou de force. Son regard vide et fixe ne semblait même plus voir la famille du ravisseur. Les encouragements muets des trois petits garçons qui vivaient dans la caravane de Sara et Peshan la laissaient indifférente. On fit venir Salomé, la femme la plus âgée des gitans de Bayeux, qui faisait office de tireuse de cartes, de sorcière ou de guérisseuse selon l'opinion que l'on se faisait d'elle. Elle tua un poulet en l'égorgeant. Après l'avoir éviscéré, elle récita des prières à la Vierge Noire en appliquant le sang du volatile sur le front et les joues de Madeleine puis elle donna ses consignes : « On ne devait pas laver le visage de la fillette durant une journée. Elle guérirait ensuite... »

Le lendemain, Madeleine consentit à boire mais elle refusa de manger tout en restant prostrée dans un vieux fauteuil, entourée d'un manteau de fourrure tiré de la

Madeleine

garde-robe de Sara. Peshan commençait à réaliser les risques encourus si la fillette venait à mourir. Après une discussion animée avec sa femme, il décida d'aller chercher le médecin qui visitait parfois le campement. Il présenterait Madeleine comme étant une nièce qui venait de perdre sa mère à Caen. Il savait que la malade ne dirait rien tant son état avait rapidement décliné.

L'homme de l'art ne chercha pas à en savoir davantage. Il pensait qu'avec ces gens-là, il ne fallait ni trop en dire ni trop en demander ! Il ordonna de réaliser une potion fortifiante en mélangeant des jaunes d'œufs et du porto et de l'administrer à la malade plusieurs fois par jour. Cela fut fait et, bien que Madeleine fût encore dans un état de faiblesse extrême, Peshan décida de se faire oublier en partant vers Saint-Lô où ils écouleraient leurs draps et leurs tapis chez les bourgeois et les fermiers de cette région à l'agriculture prospère. Djidjo et plusieurs autres gitans les suivaient avec leur famille car, pour eux, la solidarité tribale était primordiale et leur vie ne se concevait qu'à l'intérieur d'une communauté.

Il fallut presque une année pour que Madeleine recouvre une santé qui lui permette de participer aux travaux les plus difficiles de la famille de Peshan et de Sara. Les enfants, sans être méchants avec elle, ne manquaient jamais de lui rappeler qu'elle était une étrangère, une gadji. Dans les regards des adultes elle ne parvenait pas